

## PRÉSENTATION

### I

#### L'ouvrage

Le *Bâtiment des recettes* fait partie des quelques ouvrages techniques appartenant à ce que l'on appelle au XVIII<sup>e</sup> siècle la Bibliothèque bleue, des livres de qualité médiocre édités en grand nombre et diffusés par des colporteurs. Si l'on excepte dans cette littérature les almanachs et les livres de civilité, on se trouve devant un petit ensemble hétérogène de titres<sup>1</sup> : il est le fruit du pragmatisme des imprimeurs-libraires qui ont en général retenu des ouvrages à succès. Il y a quelques arithmétiques pratiques, dont les *Comptes faits de Barrême* édités aux XVIII<sup>e</sup> et XIX<sup>e</sup> siècles à partir des livres de François Barême (Tarascon, 1638-1703), des livres de métiers comme le *Cuisinier français* de François-Pierre de La Varenne (1618-1678) ou le *Jardinier français*. Il y a des ouvrages de jeux et d'illusionnisme (XVIII<sup>e</sup>-XIX<sup>e</sup> siècles) destinés à s'instruire en s'amusant comme l'*Adroit escamoteur* ou les *Tours d'escamotage, de prestidigitation et d'adresse*, des livres d'astrologie et de divination, dont le *Miroir d'astrologie*, des livres de médecine vétérinaire comme le *Maréchal expert* de Nicolas Beaugrand, célèbre maréchal-ferrant qui exerce son métier à Paris au XVII<sup>e</sup> siècle. Il publie son ouvrage en 1619, complété par le sieur de L'Espinay et réédité plus de quarante fois du XVII<sup>e</sup> siècle au XIX<sup>e</sup> siècle. Il y a enfin des livres de médecine pratique et des recueils de secrets, qui datent en général du XVII<sup>e</sup> ou du XVIII<sup>e</sup> siècle, comme le

---

1. Il en existe un répertoire dans l'anthologie intitulée *La Bibliothèque bleue, littérature de colportage*, établie par Lise Andries et Geneviève Bollème, Paris, Robert Laffont, coll. « Bouquins », 2003. Voir aussi Lise Andries, *Le Grand Livre des secrets. Le colportage en France aux 17<sup>e</sup> et 18<sup>e</sup> siècles*, Paris, Imago, 1994. En confrontant le catalogue d'Alfred Morin (*Catalogue descriptif de la bibliothèque bleue de Troyes (almanachs exclus)*, Genève, Droz, 1974) et les inventaires après décès des libraires Troyens Oudot et Garnier, Henri-Jean Martin compte entre 7,5 % et 9,5 % de livres d'arithmétique, pronostications, recettes magiques et techniques de la vie, sur un ensemble d'environ 1 400 titres appartenant à la Bibliothèque bleue (« Culture écrite et culture orale, culture savante et culture populaire dans la France d'Ancien Régime », *Journal des savants*, juillet-septembre, octobre-décembre 1975).

*Médecin charitable, l'Apothicaire charitable, l'École de Salerne en vers burlesques*, les ouvrages attribués à Albert le Grand (les *Admirables secrets d'Albert*, le *Grand Albert* et le *Petit Albert*, etc.), le *Secret des secrets de nature*, le *Recueil de Remèdes faciles et domestiques* de Madame Fouquet, ou le *Bâtiment des recettes*. Il est intéressant de relever cette diversité, mais également de s'interroger sur les raisons du succès et de la longévité de ces ouvrages techniques ou pratiques. C'est pourquoi il a paru utile d'étudier l'un d'entre eux, le *Bâtiment des recettes*, dont on connaît des éditions dès le début du XVI<sup>e</sup> siècle et jusqu'au XIX<sup>e</sup> siècle.

La littérature technique est un genre mal connu, particulièrement celle du XVI<sup>e</sup> siècle. À cette époque cependant, fleurit un style d'ouvrages très en vogue, venu d'Italie et envahissant l'Europe : les livres de secrets qui circulent sous forme de manuscrits comme d'imprimés. Ils conjuguent des origines diverses. L'encyclopédisme traditionnel issu particulièrement des *Histoires naturelles* de Pline l'Ancien (23-79 ap. J.-C.)<sup>2</sup> répertorie les propriétés occultes des animaux, des pierres et des plantes. Il côtoie un savoir alchimique artisanal et médical composé de recettes orales dites « populaires » ou plus justement « domestiques », et de recettes issues d'ouvrages savants. Le *Bâtiment des recettes* est un de ces premiers recueils imprimés. Paru en langue italienne dans les années 1525 sous le titre de *Dificio di ricetta*, ce recueil anonyme remporte un franc succès<sup>3</sup>. Il est traduit en français en 1539, avec quelques ajouts, puis en néerlandais en 1545<sup>4</sup>. Ensuite, cet ouvrage en langue vulgaire destiné à un

2. Voir au sujet de ce texte très souvent copié, imprimé, commenté, transformé, *Pline l'Ancien : l'Histoire Naturelle, introduction*, par Marie-Elisabeth Boutroué, *bibliothèque numérique Medic@* [bium.univ-paris5.fr/histmed/medica/pline.htm]. Pline l'Ancien est le seul auteur mentionné dans une recette (F. 23.)

3. 28 éditions ont été retrouvées entre 1524 et 1562, pour la plupart à Venise (*Il Censimento nazionale delle edizioni italiane del XVI secolo (EDIT16)* [en ligne] ; *Catalogue collectif de France* [en ligne] ; William Eamon, *Science and the Secrets of Nature. Books of secrets in medieval and early modern culture*, Princeton, Princeton University Press, 1994, p. 127-128, 130, 361-365 ; Victor Massena prince d'Essling, *Études sur l'art de la gravure sur bois à Venise. Les livres à figures vénitiens de la fin du XV<sup>e</sup> siècle et du commencement du XVI<sup>e</sup> siècle*, 2<sup>e</sup> partie, Florence, Léo S. Olschki, 1907-1914, p. 517-519 ; Max Sander, *Le livre à figures italien depuis 1467 jusqu'en 1550. Essai de sa bibliographie et de son histoire*, Milan, U. Hoepli, 1942, n<sup>o</sup>s 6480-6485).

4. Au moins six éditions, traduites à partir du texte français qui fait alors office de médiateur culturel : *Een nieuwe tractaet gheenaemt dat batement van recepten, inhoudende drye deelen van recepten anderwerf gecorrigeert ende verbeteret*, Anvers, H. de Laet, 1545, 1546, 1549, 1551, puis *Een nieuw receptboecxken*, en 1578 à Rees, et en 1589. (Willy L. Braekman, *Dat Batement van recepten Een secretboek uit de zestiende eeuw*, Bruxelles, Omirel, UFSAL, 1990 : réédition commentée de l'édition de 1549, accessible en ligne [www.dbnl.org/tekst/\\_bat002wibr01\\_01/colofon.ph](http://www.dbnl.org/tekst/_bat002wibr01_01/colofon.ph) : Émile H.

public local ne cesse d'être édité en France durant quatre siècles<sup>5</sup>, sans grands changements si ce n'est une dégradation du support et du contenu. Mais, si les soixante éditions retrouvées témoignent de l'intérêt certain qu'il suscite au cours des siècles, les motifs de cet intérêt évoluent. Les différentes transformations de l'ouvrage, même minimales, l'attestent.

## Le XVI<sup>e</sup> siècle

### Le contenu

Le texte du *Bâtiment des recettes* tel qu'on le retrouve jusqu'au XIX<sup>e</sup> siècle se construit en deux phases. Il comporte les trois recueils de recettes principaux qui sont étudiés ici. Le *Bâtiment des recettes*, paru pour la première fois en 1539, est la traduction littérale du recueil italien *Dificio di ricette* constitué dans les années 1525 (cent quatre-vingt-sept recettes). Mais son imprimeur-libraire, Jean III Du Pré, ne propose pas une simple traduction de celui-ci<sup>7</sup>. Il fait quelques ajouts, dont le petit recueil français d'obstétrique intitulé *Autres secrets médicaux, outre ceux que l'exemplaire italien a ci dessus proposés, expressément pour les femmes* (vingt-six recettes)<sup>8</sup>, maintenu dans toutes les éditions suivantes. Puis apparaît un troisième recueil dans les années 1550, généraliste comme le premier, le *Plaisant jardin*<sup>9</sup> (deux cent deux recettes) traduit lui aussi d'une

---

Van Heurck, *Les livres populaires flamands*, Anvers, J. E. Buschmann, 1931, p. 144 ; Joop Witteveen en Bart Cuperus, *Bibliotheca gastronomica. Eten en drinken in Nederland en België, 1474-1960*, Amsterdam, Linnaeus Press, 1998, 2<sup>e</sup> vol., p. 285-335.

5. Soixante éditions du *Bâtiment des recettes* entre 1539 et 1830-1860.

6. Le *Dificio di ricetta* est étudié, en particulier à partir de l'édition de 1529 (exemplaire conservé à la BnF, cote Rés. Te 18 751), essentiellement dans la perspective d'une meilleure compréhension du *Bâtiment des recettes* qui en est issu.

7. Le privilège du Châtelet accordé pour trois ans à Jean III Du Pré en 1539 (éd. 1) est valable uniquement dans le ressort de la prévôté de Paris. Seul le privilège du roi, coûteux et difficile à obtenir, aurait couvert l'ensemble du royaume, mais il n'est jamais recherché pour ce genre de textes. C'est ainsi que le *Bâtiment des recettes* est réédité à Poitiers dès l'année suivante.

8. Son origine italienne n'est pas précisée. On peut donc supposer qu'il ne s'agit pas d'une traduction, mais d'un texte français.

9. Le *Plaisant jardin* est édité séparément dès les années 1540 à Paris par Pierre Sergent, beau-père de Jean Ruelle et grand-père de Nicolas Bonfons, qui ont édité le *Bâtiment des recettes* (l'usure de la marque incline à proposer une date d'édition plus proche de la fin d'activité de Pierre Sergent, 1547, que de ses débuts, 1543). Puis il paraît à Poitiers vers 1540-1545 chez Jacques I Bouchet, à Lyon en 1546 chez Jean I de Tournes et en 1556 chez François et Benoît Chaussard frères. Dans ces éditions, on trouve le titre long au vocabulaire précieux de l'édition anversoise de 1552. Chez Pierre Sergent et Jean I de Tournes, il est déjà suivi du recueil poétique intitulé

édition italienne, mais celle-ci n'a pas été retrouvée. Au fil des éditions, un certain nombre d'autres recueils apparaissent et disparaissent.

Le *Dificio di ricette* rassemble des recettes diverses, souvent brèves. Elles concernent la vie domestique, autour de l'enfantement qui la rythme, la conservation des fruits et des fleurs, la chasse, la pêche, la fabrication et la conservation du vin, la manière de détacher un tissu ou d'en raviver la couleur, ou bien de raccommoquer un plat. L'artisanat est également présent, principalement autour du livre et de la teinture, mais aussi le luxe (confitures, parfums, savons, entretien d'une résidence campagnarde). Les recettes les plus nombreuses concernent la médecine, les soins du corps, les cosmétiques, dont un certain nombre de « secrets expressément pour les femmes », de recettes contre les maux de dents ou pour se débarrasser de la vermine. À cela s'ajoute une dimension ludique. Divertissements, bons tours, expériences extraordinaires, sont la marque des livrets de charlatans et de bateleurs qui vendent leur littérature et leurs mixtures dans les rues de Venise. La magie naturelle est bien présente elle aussi dans l'univers de la Renaissance, science « des secrets pour faire des choses qui sont produites extraordinairement par des causes naturelles<sup>10</sup> ». Le *Dificio di ricette*, n'est pas un résumé des grands recueils de secrets tels que ceux d'Alexis le Piémontais<sup>11</sup> ou de Giambattista Della Porta<sup>12</sup>, car ceux-ci paraissent trente ans plus tard. Il est un savant dosage de recettes médicales, domestiques, de recettes artisanales et de tours de

---

*Médecine de Maître Grimache* présenté plus loin. La mention d'une édition néerlandaise a également été retrouvée, comme pour le *Bâtiment des recettes*, « traduit de l'italien en français et du français en flamand » en 1657 (Émile H. van Heurck, *Les livres populaires flamands, op. cit.*, p. 144-145).

10. Antoine Furetière, *Dictionnaire universel contenant généralement tous les mots français, tant vieux que modernes, et les termes de toutes les sciences et des arts*, La Haye et Rotterdam, A. et R. Leers, 1690 [édition posthume].
11. *De secreti del Reverendo Donno Alessio Piemontese*, Venise, per Comin da Trino, 1557. Alessio Piemontese est vraisemblablement un pseudonyme du polygraphe Girolamo Ruscelli ; *Les Secrets de Reverend Seigneur Alexis Piemontais*, traduction française la même année à Anvers chez Christophe Plantin. L'ouvrage a connu plus de 90 éditions dans de nombreuses langues européennes aux XVI<sup>e</sup> et XVII<sup>e</sup> siècles (William Eamon, *Science and the Secrets of Nature, op. cit.*, p. 140-142).
12. Giambattista Della Porta, *La Magie naturelle ou les Secrets et Miracles de la Nature*, traduit de l'italien, Lyon, Benoit Rigaud, 1591 [1<sup>re</sup> éd., Naples, 1558]. Sur Giambattista Della Porta, philosophe et alchimiste napolitain fondateur de l'*Accademia dei Secreti* vers 1563, et son ouvrage traduit et réédité durant deux siècles dans toute l'Europe, voir William Eamon, *Science and the Secrets of Nature, op. cit.*, p. 210-217.

charlatans. C'est donc à la fois un ouvrage potentiellement utile dans un univers d'autoconsommation et une source de divertissements.

Le *Bâtiment des recettes* est plus volumineux. L'adjonction de deux recueils le transforme et l'oriente vers l'automédication, conseils de médecine domestique destinés à des non-spécialistes, et vers le divertissement. Cela lui ouvre l'accès à un public de plus en plus diversifié.

Les deux recueils n'ont pas pour but quelque enseignement théorique, mais la diffusion de savoirs empiriques utiles pour le quotidien, de « savoir-faire » liés au geste lui-même, et proches de la transmission orale dont certaines recettes sont issues. Les quelques conseils rencontrés transmettent d'ailleurs des savoir-faire ponctuels, des astuces découvertes au fil des gestes répétés du quotidien<sup>13</sup>. Ce sont des consignes à mémoriser ou à lire, qui peuvent expliquer l'immuabilité du texte au cours du temps.

La littérature de secrets<sup>14</sup> est une forme littéraire qui fait de ses lecteurs des expérimentateurs. C'est son originalité. Avec l'imprimerie, elle est plus largement diffusée. Une dimension nouvelle est alors donnée à des pratiques culturelles déjà installées, mais accessibles jusqu'alors à un public restreint. Ainsi, à une époque où le marché du livre donne des signes de saturation, le *Dificio di ricetta* est manifestement une innovation de produit<sup>15</sup>, tout comme l'a été l'édition parisienne des livres d'Heures dès le xv<sup>e</sup> siècle<sup>16</sup>. L'imprimeur-libraire, en véritable « courtier culturel » comme le nomme William Eamon, imagine alors une littérature pratique destinée à la vie quotidienne sur le modèle des manuels scolaires en langue vernaculaire, édités d'abord pour l'enseignement scolaire, puis plus largement à des fins d'autoenseignement<sup>17</sup>. Il utilise le style médiéval des recueils de recettes déjà connus et prisés, et il l'adapte pour créer un genre nouveau par son contenu, son aspect et son prix.

13. La recette « Pour faire rosette très belle » (B. 48) précise : « note qu'il faut que l'eaue du brasil ou rosette soit tiede quand tu y mettras l'eaue susdite ».

14. Forme littéraire identifiée comme telle au xix<sup>e</sup> siècle par John Ferguson, *Bibliographical Notes on Histories of Inventions and Books of Secrets*, 2 vol., Londres, Holland Press, 1959 [1<sup>re</sup> éd. Glasgow, Robert Maclehose and co, 1896-1914].

15. Frédéric Barbier, *L'Europe de Gutenberg. Le livre et l'invention de la modernité occidentale*, Paris, Belin, 2006.

16. Geneviève Deblock, « Les livres d'Heures au xv<sup>e</sup> siècle, révolution technique et tradition culturelle », dans *Les trois révolutions du livre*, Paris, Imprimerie nationale, Conservatoire national des arts et métiers, 2002, p. 169-174.

17. Paul F. Gehl, *Humanism for Sale. Making and Marketing Schoolbooks in Italy, 1450-1650*, Chicago, The Newberry Library, 2008 [humanismforsale.org].

Cela lui permet d'élargir le public du livre et de capter une clientèle plus importante que celle des clercs et des lecteurs habituels des livres manuscrits et imprimés. Cette innovation est favorisée par l'environnement urbain assez largement alphabétisé des villes du nord et du centre de l'Italie. Des écoles élémentaires y offrent dès le XIV<sup>e</sup> siècle un enseignement de base : lire, écrire, tenir un livre de comptes pour trouver un travail dans le commerce sans être expert en langue latine<sup>18</sup>. Le *Difício di ricette* fait donc partie d'un ensemble de publications à bon marché, destinées à un public large, éditées au sein d'un réseau d'imprimeurs-libraires qui s'inspirent mutuellement et utilisent le même matériel<sup>19</sup>. Le *Bâtiment des recettes* reprend cette formule performante et l'adapte. Ces deux ouvrages prennent ainsi part à la divulgation d'un savoir et d'une pratique scientifiques et techniques.

L'utilisation d'une langue vernaculaire et non du latin est également le signe d'une nouvelle orientation de certains imprimeurs-libraires vers une élite alphabétisée locale. La concordance entre la date de la première édition du *Bâtiment des recettes* et celle de la signature par François 1<sup>er</sup> de l'ordonnance de Villers-Cotterêts n'est d'ailleurs pas tout à fait un hasard : lorsque l'ordonnance instaure en 1539 le français langue officielle, elle ne fait qu'accentuer la tendance déjà sensible à limiter l'usage du latin au profit d'un français certes encore lu et parlé par une minorité, mais malgré tout plus accessible.

De même, le choix d'un contenu technique ou pratique lié à la vie quotidienne traduit la volonté de capter une clientèle plus large grâce à l'invention de l'imprimerie. Les ouvrages techniques sont édités en général en langues vernaculaires, contrairement aux textes scientifiques et d'érudition. Les recueils

18. À Florence, vers 1340, de 45% à 60% des enfants de 6 à 13 ans sont scolarisés. Dans les Flandres, de petites écoles citadines *sine latino* existent également dès la fin du xv<sup>e</sup> siècle (Roger Chartier, « Les pratiques de l'écrit », dans *Histoire de la vie privée*, t. 3, sous la direction de Philippe Ariès, Georges Duby, Roger Chartier, Paris, Seuil, 1986).

19. Les imprimeurs libraires du *Difício di ricette* sont essentiellement vénitiens, même si deux autres villes du nord de l'Italie apparaissent : Bologne, connue pour ses nombreux livres de pronostications, et Milan. On note également le monopole dont bénéficient les Nicolini Da Sabbio entre 1526 et 1535. Ils sont connus comme des imprimeurs d'ouvrages de large diffusion, comme d'ailleurs la famille Sessa ou les bolognais M. A. Da Capo et Vincenzo Bonardo. Le Florentin Giovanbattista Verini, auteur de manuels d'écriture, manuels de courtoisies et livres de jeux, édite à Milan en 1535 *El triumpho di ricette et secreti bellissimi*, qui utilise le même encadrement de titre que l'édition de 1535 du *Difício di ricette*, et dont le contenu s'inspire largement de celui-ci.

de planches souvent somptueux que sont les théâtres des machines<sup>20</sup>, écrits par des ingénieurs à l'intention de seigneurs ou de princes, en sont un exemple. La littérature médicale française est un secteur qui se diversifie à partir des années 1530, avec l'apparition d'un certain nombre de textes en langue vernaculaire. Les livres et les livrets de secrets en font partie. La diversité des publics visés, ainsi qu'une volonté de santé publique et de divulgation d'un savoir en sont les moteurs<sup>21</sup>.

L'existence de recueils de secrets est un paradoxe car, par définition, un secret dévoilé n'en est plus un. Il existe deux niveaux de définition du mot « secret<sup>22</sup> » : une première signification relève de l'épistémologie. Elle suppose une donnée de la nature s'appliquant à ses mystères, qui sont fondamentalement hors de nos connaissances. Une seconde signification relève plus du niveau sociologique. Elle implique le refus de communiquer une connaissance de crainte qu'elle soit incomprise ou mal utilisée. William Eamon rapporte cette attitude à la tradition ésotérique de la science médiévale, qui évolue au XVI<sup>e</sup> siècle. L'épître d'Alexis le Piémontais en est un bon exemple. Celui-ci justifie devant le lecteur sa décision d'avoir « délibéré de publier et communiquer au monde » les secrets et recettes<sup>23</sup> qu'il a appris « par tant d'années, travaux, voyages, dépens, et diligente étude ». Il la prend à la suite du

20. Luiza Dolza, Hélène Vérin, « Figurer la mécanique : l'énigme des théâtres de machines de la Renaissance », *Revue d'histoire moderne et contemporaine*, 2 2004 (n°51-2), p. 7-37. En ligne < Cairn >. *Le diverse et artificiose machine* del Capitano Agostino Ramelli sont même bilingues, en français et en italien.

21. Évelyne Berriot-Salvadore, « La littérature médicale en français de 1500 à 1600 », *Bibliothèque numérique Medic@* < [biusante.parisdescartes.fr/histmed/medica/littmed16e.htm](http://biusante.parisdescartes.fr/histmed/medica/littmed16e.htm) >.

22. Brian Copenhaver, « Natural Magic, Hermetism, and Occultism in Early Modern Science », dans *Reappraisals of the Scientific Revolution*, éd. Lindberg and Westman, 1990, p. 261-302, mentionné par William Eamon, *Science and the Secrets of Nature*, *op. cit.*, p. 11.

23. Les mots « secret » et « recette » sont utilisés indifféremment durant tout le XVI<sup>e</sup> siècle, prêtant éventuellement une dimension occulte à certaines recettes. Ensuite ces deux mots peuvent avoir des significations différentes en fonction du contexte, de l'époque et de leur identification à un certain type de savoir, mais ils sont considérés comme de simples synonymes dans la littérature de colportage. En 1616 encore, le titre de la traduction en allemand des *Secrets* d'Alexis le Piémontais est « *Kunstbuch* ». Cependant l'épître au lecteur du *Dificio di ricette* en donne une définition précise, « *ricette sperimentale, lequale te insegnaranno di molti bellissimoi secreti* », qui est maintenue dans l'épître du *Bâtiment des recettes* : « *receptes experimentees, lesquelles peussent enseigner grand nombre de beaux secretz* » : les deux notions distinctes sont maintenues, les recettes n'étant que des modes de fabrication, des méthodes, supports des savoirs précieux que sont les secrets.

décès d'un malade dont il se sent responsable, ne se pouvant « oter de la fantasia » qu'il n'ait été « vray homicide d'avoir refusé [à un] médecin la recette et remède » pour guérir ce pauvre homme. Il est trop tard lorsqu'il se rend à son chevet<sup>24</sup>.

Nos deux ouvrages sont anonymes. Ils ne présentent pas des découvertes personnelles, mais un travail de compilation au centre duquel se trouve l'imprimeur-libraire entouré d'un ou plusieurs collaborateurs, rédacteurs, traducteurs, qui travaillent autour de son projet : transmettre un savoir empirique dont ils sont dépositaires, effectuer un travail de recherche, de choix, d'organisation, de traduction, d'impression et de diffusion en direction d'un certain public, reprendre un succès en Italie et le transformer pour un public français. Un seul de ces intermédiaires est mentionné : il s'agit du traducteur du *Plaisant jardin*, Quillery ou Quilleri de Passebreve, qui ne paraît pas être reconnu comme un acteur important de l'édition car son nom est plusieurs fois déformé<sup>25</sup>.

L'invention récente qu'est l'imprimerie est mentionnée avec insistance dans les épîtres au lecteur du *Bâtiment des recettes* et du *Plaisant jardin*. Elle est un outil indispensable du double objectif de l'ouvrage que sont « l'utilité publique » et « la délectation » du lecteur. William Eamon voit dans ce vocabulaire fort et récurrent une spécificité propre à nombre de recueils de secrets glorifiant le style d'écriture simple et clair d'un « précieux joyau<sup>26</sup> », dont le but est d'être compris par le commun des mortels. Il y voit aussi le reflet des controverses importantes et graves qui dureront jusqu'au xvii<sup>e</sup> siècle : le dilemme dans lequel se trouvent les auteurs de recueils de secrets, car il leur est précisément reproché de divulguer des savoirs cachés jusqu'alors, et de le faire en langue vulgaire. Les paratextes leur permettent de présenter leurs conceptions et de formuler une réponse publique aux critiques. Cependant ce discours que l'on retrouve au

24. *Les secrets de reverent signeur Alexis Piemontois, op. cit.*, épître au lecteur.

25. François Grudé, sieur de La Croix du Maine, *Les bibliothèques françaises de La Croix-du-Maine et de Du Verdier* [...] Nouvelle éd. augmentée, Paris, Saillant et Nyon, 1772-1773, vol. 1, p. 546, donne à « l'auteur » du *Plaisant jardin* le nom de Evillery de Passebresme ou Evillery de Passebrème, un médecin français du xvi<sup>e</sup> siècle spécialiste d'astrologie judiciaire et d'alchimie selon Jean-Christien Ferdinand Hoefler, *Nouvelle biographie générale depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours, avec les renseignements bibliographiques et l'indication des sources à consulter*, Paris, Firmin Didot, 1863.

26. Dédicace du poète Dionigi Atanagi aux *Capricci medicinali* de Leonardo Fioraventi, Venise, Avanzi, 1561, mentionnée par William Eamon, « How to read a Book of Secrets », dans *Secrets and Knowledge in Medicine and Sciences, 1500-1800*, éd. Elaine Leong et Alisha Rankin, 2011.

XVI<sup>e</sup> siècle dans des publications de natures très diverses peut aussi n'être qu'un simple argument publicitaire. Quoi qu'il en soit, la volonté humaniste de servir la société, et parallèlement la volonté de comprendre la nature, c'est-à-dire le monde, sont des préoccupations de la Renaissance qui coïncident avec la notion de littérature de manuels d'apprentissage et la vague d'éditions et de traductions de recueils de secrets qui envahit l'Europe des Temps modernes.

En revanche, l'annonce de tours et de joyeusetés est la marque des livrets vendus par des saltimbanques ou des charlatans à l'occasion de leurs spectacles<sup>27</sup>. La série intitulée « Pour faire choses à plaisir et par joyeuseté » (B. 111-123), dont le texte italien a dû être vendu séparément avant son intégration au recueil, en est un bel exemple. Ce genre de recettes est même présenté comme un gage de sociabilité et un argument de vente dans le neuvain d'introduction au *Plaisant jardin*, qui se termine par une boutade promettant de guérir les têtes par l'amusement aussi bien que les corps sont guéris par la médecine. Un ton ludique, émancipateur, invitant au divertissement, est ainsi donné à l'ouvrage. Certaines recettes, peu nombreuses, pour se désenivrer (Pl. 115-117) ou pour apprendre à « chaparder » (B. 12), vont même à l'encontre de l'ordre établi. Elles transgressent les interdits, donnent un certain goût d'indépendance. Elles ne sont pas partagées par la majorité des grands professeurs italiens de secrets tels qu'Alexis le Piémontais, Isabella Cortese<sup>28</sup> ou en France Nostradamus (1503-1566). On les retrouve en revanche dans la *Magie naturelle* de Giambattista Della Porta, qui reconnaît qu'il aurait

« estimé convenable de passer sous silence ces choses [...] et les laisser à deschiffrer aux ruffiens, supposts de taverne, cuisiniers et cabaretiers, comme moult esloignées de nostre dessein, mal convenables, et moins propres pour insinuer aux oreilles pures<sup>29</sup> ».

Mais il ne résiste pas au plaisir de mentionner au côté des merveilles de la nature quelques supercheries qu'il trouve astucieuses.

Souvent inutiles, si ce n'est pour la distraction, ces recettes ont cependant leur place parmi les multiples préoccupations domestiques et artisanales. En effet, l'association de recettes pratiques, de magie, de facéties et de bons tours conduit à une juxtaposition de différents niveaux d'écriture et de réception des messages où s'insinuent rire, effroi, confusion, doute ou hésitation. Outre une

27. William Eamon, *Science and the Secrets of Nature*, *op. cit.*, p. 247-248.

28. Claire Lesage, « La littérature des □ Secrets□ et □ I secrett□ d'Isabella Cortese », *Chroniques italiennes*, Université Paris 3, n° 36, 1993.

29. Della Porta, *op. cit.*, f. 110 v°.

dimension très sociable de « plaisir et joyeuseté », ce mélange invite le lecteur à un certain recul par rapport au texte imprimé. Il y a d'autre part une logique à présenter sur le même plan les recettes extraordinaires et spectaculaires, qu'elles relèvent d'une supercherie, d'un spectacle ou de la magie naturelle. En effet, elles ont toutes un caractère paradoxal<sup>30</sup>. Les unes sont considérées comme des secrets de nature, les autres relèvent d'un truquage, d'une falsification<sup>31</sup> ou d'une facétie. Le compilateur peut ainsi jouer de l'ambiguïté.

Car la part de magie est bien difficile à identifier. Elle fait souvent appel à des notions ou à des langages dont nous avons perdu les clés<sup>32</sup>. Elle est cependant une composante à part entière de la pensée au XVI<sup>e</sup> et au XVII<sup>e</sup> siècle. Elle s'intègre parfaitement dans le recueil de recettes au point que le lecteur ne puisse en délimiter les frontières, puisque

« dans les sociétés où on ne fait pas de distinction fondamentale entre nature et surnature, on ne peut pas non plus distinguer la technique de la magie<sup>33</sup> ».

Cette magie naturelle est opératrice<sup>34</sup>. Elle « utilise les seules forces naturelles<sup>35</sup> », contrairement à la magie noire ou démoniaque qui est le fruit d'un pacte avec Satan. Antoine Furetière la décrit même comme « une science », qui « apprend à faire des choses surprenantes et merveilleuses<sup>36</sup> ». Le *Bâtiment des recettes* propose par exemple des recettes destinées à créer des illusions d'optique à partir de lampes à huile. Elles sont anciennes. Elles seront reprises et mieux expliquées par Giambattista Della Porta. Les ingrédients utilisés vont d'une huile mêlée de vert de gris créant une ambiance cadavérique à une huile mêlée de têtes de lièvres et de chiens pulvérisées, faisant basculer l'expérience dans une dimension surnaturelle, « pour faire sembler qu'en une chambre il y ait une chasse de bêtes sauvages » (B. 122). Le *Bâtiment des recettes* choisit surtout ces

30. François Sigaut, « La formule de Mauss », *Techniques et culture*, n° 40, 2003, en ligne <revues.org>.

31. Au sens, dans la tradition alchimiste, d'action sur la nature ou de son imitation.

32. Pamela H. Smith donne des exemples de significations symboliques portées par certaines couleurs ou certains « ingrédients » comme le rouge, le sang, l'or ou le lézard (« What is a Secret? Secrets and Craft Knowledge in Early Modern Europe », dans *Secrets and Knowledge in Medicine, and Science, 1500-1800*, *op. cit.*, p. 47-66).

33. François Sigaut, « Les techniques dans la pensée narrative », *Techniques et culture*, n° 43-44, *Mythes. L'origine des manières de faire*, décembre 2004, en ligne, <revues.org>.

34. Il existe à côté de la magie divinatoire une magie opératrice. Elle peut être démoniaque ou naturelle.

35. Della Porta, *op. cit.*, chap. XVII.

36. Furetière, *op. cit.*

dernières recettes, les plus effrayantes mais aussi les plus attractives commercialement, car c'est bien l'attrait de l'insolite qui est recherché ici plutôt qu'une humble recherche des secrets occultes de la nature de création divine<sup>37</sup>. Il est d'ailleurs quelquefois malaisé de différencier cette magie naturelle d'une magie dite démoniaque, tant la volonté d'appréhender les secrets de la nature, originellement pour mieux la comprendre et l'imiter, évolue vers un désir d'agir sur elle et même de la combattre. L'aspect médiéval divin de celle-ci va ainsi s'estomper au profit d'une désacralisation progressive<sup>38</sup> guidée par une volonté de compréhension des phénomènes.

Au cours du XVI<sup>e</sup> siècle, la mise en page du *Bâtiment des recettes* varie suivant les éditions, allant de l'impression de lettres d'attente caractérisant un livre précieux (éd. 1-2) à des éditions de livrets à bon marché, archaisants, non paginés, sans table des matières (éd. 7) ou utilisant des caractères gothiques (éd. 9). Ces variétés de traitement d'un même texte correspondent souvent à des profils différents d'imprimeurs-libraires. Elles impliquent une diversité de destinations de l'ouvrage liée à une diversité des modes de diffusion, dans les librairies ou hors de celles-ci par des colporteurs et des merciers. La formule attribuée au Troyen Nicolas Oudot au début du XVII<sup>e</sup> siècle, qui consiste à reprendre des ouvrages à succès dans des éditions à bon marché, est donc déjà bien connue au XVI<sup>e</sup> siècle.

### Réception de l'ouvrage

La clientèle potentielle de cette littérature est assez diversifiée. Elle est principalement urbaine, du moins en France jusqu'au milieu du XVII<sup>e</sup> siècle<sup>39</sup>. La ville de Paris représente alors à elle seule la moitié du public français alphabétisé, et

« seul le petit peuple des colporteurs, autorisés ou non, et des « étalants », ou des libraires improvisés, permet au livre et à l'imprimé de se diffuser hors du quartier réservé, et d'aller en tous points de la capitale au-devant de la clientèle<sup>40</sup> ».

37. Jean Céard, *La nature et les prodiges, l'insolite au XVI<sup>e</sup> siècle*, Genève, Droz, 2008, p. 351.

38. Bernard Halleux, *Le savoir de la main, op. cit.*, p. 133.

39. Roger Chartier, « Stratégies éditoriales et lectures populaires, 1530-1660 », dans *Histoire de l'édition française*, tome I, Paris, Promodis, 1983, p. 454-455.

40. Jean-Dominique Mellot, « La capitale et l'imprimé à l'apogée de l'absolutisme (1618-1723) », dans *Histoire et civilisation du livre*, n° 5, 2009.

Le *Bâtiment des recettes* s'adresse à des élites sociales raffinées et alphabétisées, masculines et féminines (B. 55, 56), qui usent de cosmétiques, savons et parfums, lisent, écrivent et peuvent avoir l'utilité d'encres sympathiques (B. 44, 45, Pl. 151-155) ou d'une chandelle « pour voir bien cler la nuit » (B. 90), qui emportent du papier encre pour écrire en voyage (B. 7), se préoccupent de leur plaisir (élevage d'un rossignol en cage, Pl. 169), de leur bien-être et de leur paraître, peuvent posséder une résidence campagnarde (B. 89), avoir des domestiques pour l'entretien des vêtements de tissus précieux comme l'écarlate et le velours (B. 35), et posséder des armes pour la protection de leur ville (B. 105).

Outre certains domestiques attachés à l'entretien de la maison, il s'adresse également à un artisanat centré autour du manuscrit, du livre et de la couleur, une activité florissante à Venise. Les « hommes de la pratique », comme les appelle Robert Halleux, sont à l'interface des savoirs savants et pratiques. La frontière entre les gens de l'écrit et l'illettrisme n'est pas étanche<sup>41</sup>. Officiers, marchands, architectes, ingénieurs, artistes et artisans ont un accès à l'écrit et à la culture savante et peuvent être intéressés par les recettes proposées. La recette d'une chandelle mentionnée plus haut, « pour voir bien cler la nuict » (B. 90), s'adresse à un public de lecteurs mais également à un public de graveurs :

« Beau secret pour voir bien cler la nuit et sans corrompre la veue, tant pour vieux que jeunes, soit pour escrire ou estudier, ou faire quelque ouvrage delié comme taille et autre cas. »

Si les recettes de confitures (B. 124-130), sont destinées à « gens mesnagers<sup>42</sup> », elles concernent aussi un certain public féminin. En effet, contrairement à la cuisine qui est une activité ancillaire, ces préparations thérapeutiques intéressent des maîtresses de maison de classes sociales élevées qui collectionnent et rédigent elles-mêmes des recettes manuscrites ou imprimées. Elles le font pour leur plaisir et pour accomplir leurs devoirs d'hôtesse, d'hospitalité et de secours aux malades et aux plus pauvres<sup>43</sup>. Comme d'autres ouvrages tels que

41. Robert Halleux, *Le savoir de la main, savants et artisans dans l'Europe préindustrielle*, Paris, Armand Colin, 2009.

42. Celui qui s'occupe de la gestion d'une maison. Cf. *Le ménager de Paris*, en ligne <Gallica>.

43. « En France et en Italie, les recueils de secrets ne fournissent jamais de recettes de cuisine, mais tout au plus des recettes de confitures, conserves, électuaires, spécialités sucrées longtemps associées aux remèdes et donc à la thérapeutique » (*Histoire de l'alimentation*, sous la dir. de Jean-Louis Flandrin et Massimo Montanari, Paris, Fayard, 1996, p. 562-67) ; *Secrets and Knowledge in Medicine and Science 1500-1800*, *op. cit.*, p. 2.

*L'Excellent et moult utile opusculum à tous necessaire, qui desirent avoir cognoissance de plusieurs exquises receptes [...] de Michel de Nostre Dame*<sup>44</sup>, ou la *Pratique de faire toutes confitures, condiments, distillations d'eaux odoriferantes et plusieurs autres recettes très utiles* (Lyon, Benoist Rigaud, 1558), le *Bâtiment des recettes* possède à la fois des recettes de confitures et de cosmétiques, et propose également des recettes de savons ou de parfums<sup>45</sup>. Jean-Louis Flandrin fait de ce genre de petit livre d'économie domestique l'ancêtre de ce qu'il appelle les « livres d'offices » des XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles qui, aux recettes de confitures, de savons, de pommades, ajoutent des recettes d'eaux distillées, de boissons rafraichissantes et de glaces.

Certaines éditions qui proposent des recettes pour protéger les récoltes contre les charançons (éd. 6) peuvent s'adresser à des gentilshommes campagnards, « hobereau, riche laboureur ou maître d'école », tels que le sire de Gouberville ou Robin Chevet mentionnés par Henri-Jean Martin<sup>46</sup>.

Enfin, ces recueils peuvent aussi intéresser des lecteurs désireux de gagner quelque argent,

« Soit en jours ouvriers ou aux festes [...] Pour résjouir tout noble cœur Et guarir tant de pieds, mains que testes<sup>47</sup> ».

Des recettes de saltimbanques, par exemple

« Pour faire une gentillesse devant grans seigneurs c'est à savoir faire de deux façons vin : l'ung semblera vin et l'autre eau, et en boutant tout en semblera estre laict<sup>48</sup> »,

qui est proposée par Symon de Milan, pourraient le confirmer, ainsi que le livret intitulé *Difficile des receptes*<sup>49</sup>, une traduction erronée du titre *Dificio di ricette*, qui

44. Michel de Nostre Dame, dit Nostradamus, a rédigé un recueil de recettes différent du *Bâtiment des recettes*, mais dont le titre est très proche : *Bastiment de plusieurs receptes pour faire diverses senteurs, et lavemens pour l'embellissement de la face et conservation du corps en son entier : Aussi de plusieurs confitures liquides, et autres receptes secretes et desirees non encores veues*, Paris, Guillaume de Nyuerd [1567].

45. Recettes de cosmétiques, de soins de la peau et des dents, parfums et recettes d'obstétrique, comme le *Recueil de plusieurs secretz tres utiles, tant pour l'ornement que la santé du corps humain, tirez des plus excellens auteurs, tant grecz que latins. Auquel avons adiousté un traicté des distillations*. Nouvellement traduit d'Italien en François par S. E. S. X, Paris, Vincent Sertenas, 1561, en ligne <medic@>.

46. Henri-Jean Martin, « Culture écrite et culture orale, culture savante et culture populaire dans la France d'Ancien Régime », *op. cit.*

47. Huitain d'introduction au *Plaisant jardin*.

48. Éd. 16.

49. *Livre nouveau nomme le Difficile des receptes* [suivi de] *Sensuyvent receptes bonnes et utiles pour toutes gens mecaniques et aultres gens qui desirent à faire leur prouffit et vivre vertueusement [...]* Item aussi plusieurs

annonce le profil de son public : les recettes sont « utiles pour toutes gens mecaniques et aultres gens qui desirent à faire leur prouffit », c'est-à-dire pour des artisans et probablement des saltimbanques organisant de petits spectacles de rue. Mais l'illusionniste Fanch Guillemin voit plutôt « quelques simples trucs drôles qui à défaut d'être efficaces amuseront pour le moins l'acheteur », car leurs auteurs préservent leur gagne-pain. Ils n'expliquent pas vraiment leurs tours, dont la technique est souvent très élaborée et difficile à acquérir, il est important de le rappeler<sup>50</sup>.

Les quelques traces relevées de possesseurs du XVI<sup>e</sup> siècle confirment cette diversité du public, que Frédéric Barbier décrit comme une nouvelle frange inférieure, alphabétisée, des possédants<sup>51</sup>. William Eamon parle pour l'Italie d'une classe moyenne grandissante plus intéressée par des préoccupations matérielles que spirituelles ou purement intellectuelles. Pamela H. Smith quant à elle, met l'accent sur la croissance d'une culture urbaine et la montée d'une classe moyenne à forte mobilité sociale ne bénéficiant plus de la transmission familiale d'un savoir technique et désireuse de trouver des conseils de tous ordres<sup>52</sup>.

Le dizain « Leteur, il ne fault que tu pense » insiste sur l'importance de posséder un certain savoir-faire et de suivre scrupuleusement les prescriptions d'une recette pour obtenir un bon résultat. D'autres auteurs de recueils de secrets, comme Isabella Cortese ou Leonardo Fioraventi, mettent en garde contre un échec possible. « Si par cas d'aventure tu faillois à esprouver aucunes des receptes cy mises », prévient le traducteur du *Plaisant jardin*, il s'agit certainement d'une mauvaise application de la recette. Alors, ajoute Alexis le

---

*gentilleses pour faire en toute bonne compaignie* (Paris, bibliothèque Mazarine). Il s'agit probablement d'éditions lyonnaises de Jacques Moderne qui exerce entre 1529 et 1560. Un exemplaire très proche est conservé dans le fonds Rothschild à la Bibliothèque nationale de France (*Catalogue des livres composant la bibliothèque de feu M. le Baron James de Rothschild*, rédigé par Émile Picot, Paris, Damascène Morgand, 1884-1920, t. 1, n° 199), mais peu de livrets de ce genre sont parvenus jusqu'à nous. Ce sont des raretés. Force est de constater qu'un très petit nombre de livrets de secrets en langue française ont été retrouvés par rapport aux éditions italiennes de la même époque, mais aussi que des recherches approfondies comme celle de William Eamon pour l'Italie n'ont pas été effectuées en France.

50. François Guillemin, dit Fanch Guillemin, *Recueils de textes magiques rares*, Brest, ar Strobinele Breiz, 1997.

51. Frédéric Barbier, *Histoire du livre en Occident*, *op. cit.*, p. 176.

52. Pamela H. Smith, « What is a Secret? Secrets and Craft Knowledge in Early Modern Europe », *op. cit.*

Piémontais, il faut que le lecteur « regarde de ne s'être abusé en quelque chose, et qu'il la commence de nouveau avec plus grande diligence ». Celui-ci cependant prend la liberté de recevoir les recettes à sa manière, qui ne correspond pas obligatoirement aux prescriptions et aux attentes de l'auteur. En effet, William Eamon remarque que nombre d'exemplaires des *Secrets d'Alexis* le Piémontais parvenus jusqu'à nous ont été largement compulsés jusqu'à l'usure et annotés de commentaires, d'additions et de corrections.

Il est difficile de porter un jugement sur les quelques annotations rencontrées dans les soixante éditions retrouvées du *Bâtiment des recettes*, dont les propriétaires savaient peu ou mal écrire, et dont un grand nombre a dû disparaître, mais l'état de plusieurs exemplaires montre en tout cas qu'ils ont été lus avec intérêt. L'apprentissage de la lecture et celui de l'écriture sont deux exercices séparés jusqu'au XIX<sup>e</sup> siècle, et l'on sait que, longtemps, l'aptitude à lire est plus répandue que la maîtrise de l'écriture.

## Évolution à travers les siècles

Aucune édition italienne postérieure à 1562 n'a été retrouvée. Par contre, le *Bâtiment des recettes* continue à être édité jusqu'au XIX<sup>e</sup> siècle. Comme l'ensemble des livres de colportage, il appartient à un monde intemporel parallèle à celui de la littérature savante. Il ne paraît jamais influencé par une pensée autre que celle du XVI<sup>e</sup> siècle, empreinte de magie naturelle, alors que les XVII<sup>e</sup>, XVIII<sup>e</sup> et XIX<sup>e</sup> siècles sont des périodes de bouleversements dans la pensée et l'édition scientifique. Cependant, malgré son apparent immobilisme, le *Bâtiment des recettes* évolue au cours des siècles dans son contenu comme dans sa perception.

## Évolution du contenu

Les paratextes sont de bons marqueurs pour appréhender cette évolution. En effet, l'ajout du *Plaisant jardin* dans les années 1550 enrichit l'ouvrage, mais il altère son organisation première car la table des matières et l'épître au lecteur ne sont pas actualisées. Elles perdent donc en partie leur fonction de présentation. C'est également à cette époque que le dizain « Lecteur il ne fault que tu pense » disparaît, avec le ton grave et sérieux qu'il apportait à l'ouvrage. Il est vrai que le *Plaisant jardin* contient plus de tours de charlatans que le *Bâtiment des recettes*. Le huitain qui l'accompagne, « Tu as icy pour t'amuser ce petit livre de recettes », en fait d'ailleurs un des arguments de vente de l'ouvrage. De plus, ce nouveau recueil est suivi du divertissement poétique très différent des autres textes qu'est la *Medecine de Maistre Grimache, ensuyvant plusieurs recettes et remedes, contre plusieurs et*

*diverses maladies, toutes vrayes et approuvees*<sup>53</sup>. L'intitulé de ce titre est lui-même en forme de boutade, accolant l'expression « approuvées » aux maladies et non, comme on l'attendrait, aux recettes. Il est composé de deux parties : un recueil de huitains<sup>54</sup> propose des parodies de recettes de médecine censées lutter contre les vicissitudes de la vie, « Pour n'avoir jamais pauvreté », « Pour n'avoir jamais faim », « Pour n'estre point tué en bataille<sup>55</sup> ». Certaines doivent servir à tromper

- 
53. La *Médecine de Maistre Grimache* est également éditée séparément. Deux plaquettes de 12 feuillets ont été identifiées, l'une éditée à Paris pour Jean de l'Astre en 1575 (pas d'exemplaire retrouvé), et l'autre en 1602 (un exemplaire conservé à la BnF) à Rouen chez Loys Costé connu pour recycler en livres à bon marché d'anciens succès (Jean-Dominique Mellot, « La Bibliothèque bleue de Rouen. L'émergence d'une production indésirable et très demandée, fin XVII<sup>e</sup>-début XVIII<sup>e</sup> siècle », dans *La Bibliothèque bleue et les littératures de colportage*, actes du colloque organisé par la Bibliothèque municipale de Troyes, en collab. avec l'École nationale des chartes, Troyes, 12-13 novembre 1999, réunis par Thierry Delcourt et Élisabeth Parinet, Paris, École des chartes, Troyes, la Maison du Boulanger, 2000, p. 25). Plus tard, on trouve les vers de Maître Grimache dans un recueil de poésies des xv<sup>e</sup> et xvi<sup>e</sup> siècles intitulé *Recueil de poésie récréative. Les Œuvres de Guillaume Coquillart Official de Rheins et Corrigées de Nouveau*, Paris, 1597, parmi les pièces éditées à la suite des poèmes de G. Coquillart (Paris, Petit Palais, Coll. Dutuit, 309), en ligne <Gallica>). Mais les premières éditions contenant ces pastiches sont celles du *Plaisant jardin* : sur les 4 éditions séparées identifiées, 2 contiennent la *Médecine de Maistre Grimache*, à Paris, pour Pierre Sergent, vers 1540, et à Lyon, chez Jean de Tournes en 1546 (pas d'exemplaire retrouvé). De même, dans les éditions du *Bâtiment des recettes*, la *Médecine de Maistre Grimache* est présente dès l'apparition du *Plaisant jardin*, à Lyon chez Jean I de Tournes en 1551 puis dans presque toutes les éditions parues dans la deuxième moitié du xvi<sup>e</sup> siècle. Ensuite, durant tout le xvii<sup>e</sup> et le xviii<sup>e</sup> siècle, nous n'avons plus retrouvé ces pastiches de recettes, à l'exception de la jolie plaquette de 1626 intitulée *Le plaisant jardin des receptes où l'on apprend à n'avoir jamais pauvreté et pour n'avoir point faute d'argent, pour n'avoir jamais faim ny soif, pour n'avoir jamais chaud ny froid et pour garder que les poux et puces ne vous mordent, et autres gentilles receptes fort plaisantes et faciles à faire*, à Paris, chez Jean Martin (Besançon, BM d'étude, 203662 réserve ; BnF, Res P Z 2154), où elle est encore assimilée au *Plaisant jardin*. Enfin, l'ensemble des textes en vers réapparaît dans la première moitié du xix<sup>e</sup> siècle dans des éditions savantes (un fac-similé de l'éd. de Loys Costé de 1602, à Paris, en 1830 ; *Recueil de poésies françaises des xv<sup>e</sup> et xv<sup>e</sup> siècles, morales, facétieuses, historiques*, réunies et annotées par Anatole de Montaigon, t. 1, P. Jannet (Paris) [puis] P. Daffis, 1855, p. 167 et suivantes).
54. Octosyllabes dont certaines sont sur le schéma « ababbcbc », avec pour modèle Clément Marot. Ce schéma est salué par T. Sebillet (1548) comme étant le plus élaboré et le plus satisfaisant pour l'oreille car la rime « b » relie les deux parties de la strophe.
55. « Pour n'estre point tué en bataille :
- En quelque part que debat aille,  
Gardez vous bien que, par expres,  
Vous n'approchez de la bataille  
Qu'à trente lieues au plus pres,

de graves maladies, « Pour guérir du chaud mal » ou bien, ironie suprême, à les contracter, « Pour gagner la grosse verolle ». Huit textes en prose forment un second ensemble, différent dans l'expression mais issu d'une même veine ludique. Ils déclinent diverses manières extravagantes et burlesques de chasser toutes sortes d'animaux, comme « Pour prendre les lievres sans chiens ou fillez<sup>56</sup> ». La deuxième moitié du XVI<sup>e</sup> siècle constitue donc bien une deuxième phase de construction. Elle correspond à une période plus riante et, sinon plus lettrée, du moins plus poétique dans une France pourtant troublée par les guerres des religions.

Au XVII<sup>e</sup> siècle, les éditions de colportage deviennent l'apanage de villes commerçantes comme Troyes ou Rouen. Le divertissement poétique qu'est la *Médecine de Maître Grimache* disparaît, et le *Bâtiment des recettes* redevient une simple compilation de secrets. Certaines recettes archaïques sont supprimées au cours des XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles. De même, l'épître au lecteur est dans une certaine mesure actualisée : elle est amputée de sa deuxième partie, c'est-à-dire du plan de ce qui n'est plus que le premier recueil de recettes d'un ensemble intitulé *Bâtiment des recettes*. Elle ne conserve que la première partie, dans laquelle le compilateur expose son projet de transmission d'un savoir « pour l'utilité publique » et pour la délectation de ses lecteurs. Au cours du deuxième tiers du XVII<sup>e</sup> siècle, le seul dizain restant, « Un berger las de sa musette » qui introduisait les *Autres secrets [...] pour les femmes*, est déplacé au début du texte. Il introduit alors les éditions par l'image emblématique du berger détenteur d'un savoir « naturel<sup>57</sup> » traditionnel, et maintient ainsi la vision philosophique d'un monde magique. Puis tous les paratextes disparaissent vers la fin du XVII<sup>e</sup> siècle. Ces disparitions sont accompagnées d'une dégradation générale des éditions, que l'on constate dans l'ensemble de la littérature de colportage et particulièrement au XVIII<sup>e</sup> siècle : utilisation de papiers de mauvaise qualité,

---

Ou que vous n'y allez qu'après  
Que tous les coups seront ruez,  
Et si vos gens n'ont fort longs traicts,  
Jamais vous n'y serez tuez. »

56. « Pour prendre les lievres sans chiens ou fillez, prenez environ une pinte gros pois et les rotissez ou fricassez sans aucune liqueur, comme les châtaignes en une poêle sur le feu, jusques à ce qu'ils soyent fort durs, et les semez du long des chemins par où les lievres passent, et quand ils les trouveront ainsi durs ils ne les pourront casser avec les dents sans cligner les yeux, et alors qu'ils auront les yeux fermez vous viendrez avec une massue leur bailler un grand coup sur la teste entre deux yeux, et sans point de faulte si vous les tuez ils mourront et n'en reschapperont jamais ».

57. *Calendrier des bergers*, préface de Max Engammare, Paris, PUF, 2008.

présence de coquilles dont certaines sont assez graves pour rendre la recette incompréhensible, mots oubliés. Les erreurs s'accumulent au fur et à mesure des éditions, quelles qu'en soient les villes d'édition qui se copient les unes les autres. Excepté un essai de réécriture et de modernisation du texte tenté à Lyon par le libraire Jacques Lions à la fin du XVII<sup>e</sup> siècle, les quelques réactualisations se font en négatif, en supprimant paratextes ou recettes vieillis.

La volonté humaniste d'un lettré de servir la société en diffusant des secrets n'est plus d'actualité, ni même le « grand plaisir » à lire cette littérature. Les idées véhiculées par les paratextes sont devenues obsolètes. Ceux-ci exprimaient cependant une volonté d'explications de la part des auteurs pour leurs lecteurs. Ils sont peu à peu purement et simplement supprimés sans essai de réactualisation. Le projet éditorial n'est plus celui d'une construction mais celui d'un recyclage<sup>58</sup>.

La fin du XVII<sup>e</sup> siècle et le début du XVIII<sup>e</sup> siècle correspondent à un essor de l'alphabétisation en France. En réponse à cette évolution, les imprimeurs-libraires de livres à bon marché élargissent la diffusion de leurs ouvrages en s'ouvrant à une clientèle rurale qui constitue au début du XVIII<sup>e</sup> siècle l'énorme majorité de la population. L'ajout d'un recueil entièrement consacré à la médecine vétérinaire dans une édition lyonnaise de 1693 du *Bâtiment des recettes*<sup>59</sup> atteste qu'il se vend dans le monde rural, non plus seulement auprès de propriétaires de résidences campagnardes, mais aussi auprès de paysans éleveurs de vaches et de brebis. Le procédé de diffusion est un paramètre important dans le succès des livres de colportage, appelés Bibliothèque bleue au XVIII<sup>e</sup> siècle en raison de la couleur de leurs couvertures. Cette stratégie commerciale très efficace permet d'aller au-devant d'un public diversifié qui ne se reconnaît pas obligatoirement dans la clientèle habituelle des librairies. D'abord citadine, on l'a vu, et très surveillée, cette activité se systématisait au tournant du XVIII<sup>e</sup> siècle. Elle permet d'augmenter substantiellement la production d'ouvrages, car elle

58. Annie Chassagne-Jabiol (*Évolution d'un roman médiéval à travers la littérature de colportage, la Belle Hélène de Constantinople, XVI<sup>e</sup>-XIX<sup>e</sup> siècle*, thèse d'Ecole des chartes, dactylographiée, 1974) fait le même constat pour la fin du XVII<sup>e</sup> siècle à propos du roman de *La Belle Hélène* qui perd prologue et table des matières, et dont les remaniements s'effectuent par des coupures de textes, des suppressions de répétitions et des corrections ponctuelles du vocabulaire vieilli.

59. Dans l'édition 40, une série de 11 recettes vétérinaires pour les chevaux, les bœufs, les brebis, intitulée *Remèdes pour toutes sortes de bestiaux*. Ce recueil n'est pas ancien. Il contient une recette pour ferrer les chevaux, *l'Enclaveure de M. de Turenne*.

« ne laisse pas d'être avantageu[se] aux libraires de Paris, de Limoges, de Lyon, de Toulouse et autres grandes villes où ces colporteurs se pourvoient<sup>60</sup> ».

De véritables réseaux de colporteurs et de libraires forains, tel Noël Gille dit La Pistole, sillonnent alors les villes et les campagnes<sup>61</sup>. Mais cet essor de la littérature de colportage se fait au détriment de la qualité. Des éditions de plus en plus médiocres et bon marché sont diffusées par des colporteurs de plus en plus nombreux auprès d'un public de plus en plus diversifié. Aux XVI<sup>e</sup> et XVII<sup>e</sup> siècles, le phénomène n'est pas de très grande ampleur. Les livres sont en général assez bien imprimés et probablement encore relativement coûteux. Mais aux XVIII<sup>e</sup> et XIX<sup>e</sup> siècles leur aspect matériel et leur médiocrité les déclassent aux yeux d'un certain public. Les stratégies éditoriales engendrent donc de manière non intentionnelle,

« non point un élargissement progressif du public du livre, mais la constitution de systèmes d'appréciation qui classent culturellement les produits de l'imprimerie<sup>62</sup> ».

Les quelques exemplaires du *Bâtiment des recettes* de cette époque encore conservés sont en général issus de fonds de librairies, de bibliothèques de collectionneurs ou d'une petite élite scientifique d'apothicaires, de médecins, de vétérinaires. Ceux-ci perpétuent la recherche d'une manne précieuse à exploiter dans ce savoir traditionnel empirique, autant pour identifier les erreurs que pour redécouvrir et divulguer des secrets utiles<sup>63</sup>. Ils sont probablement gênés par la médiocrité des éditions. Le vétérinaire Jean-Baptiste Huzard (1755-1838), membre de l'Académie des sciences et de la Société pour l'encouragement de l'industrie nationale, intercale un feuillet manuscrit dans l'exemplaire relié de l'édition troyenne de 1699 qu'il possède. Dans ce feuillet, il explique et corrige

60. *Mémoire au sujet des colporteurs dans diverses provinces, fait pour M. Anisson*, 1755, BN, ms fr. 22. 128, pièce 92.

61. Jean-Dominique Mellot, « Rouen et les « libraires forains » à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle. La veuve Machuel et ses correspondants (1768-1773) », *Bibliothèque de l'école des chartes*, 1989, t. 147, p. 503-538 ; Anne Sauvy, « Le livre aux champs », dans *Histoire de l'édition française*, tome II, p. 430-443, et « Noël Gille dit La Pistole, marchand forain libraire roulant par la France », *Bulletin des bibliothèques de France* [en ligne], n° 5, 1967.

62. Roger Chartier, « Stratégies éditoriales et lectures populaires, 1530-1660 », *op. cit.*

63. « La rhétorique de la recette, indéfiniment répétée dans l'épaisseur du temps traversé, fait partie d'un monde autarcique de savoir-faire, qui peu à peu se heurte à un monde nouveau où l'on veut décrire, expliquer, rendre compte d'un processus intelligible » (Marie Leca-Tsiomis, « la rhétorique de la recette, remarques sur le Dictionnaire économique de Chomel (1709) et l'Encyclopédie », *Recherches sur Diderot et sur l'Encyclopédie*, n° 25, Varia, en ligne sur <Revue.org>).

minutieusement une erreur grossière<sup>64</sup> due à une inversion de pages qui va ensuite être reproduite dans toutes les éditions retrouvées du XVIII<sup>e</sup> siècle, et ne sera en partie corrigée qu'au XIX<sup>e</sup> siècle. Il semblerait d'ailleurs, à la vue des quelques exemples d'ex-libris retrouvés, que ce lectorat préfère les éditions plus anciennes. Le manuscrit d'un médecin du XVIII<sup>e</sup> siècle conservé à la bibliothèque de Carpentras reproduisant des recettes du *Plaisant jardin*, mais transcrites d'une édition du XVI<sup>e</sup> siècle, est sans doute un autre exemple de la plus grande confiance accordée alors à un ouvrage ancien. Toutes ces éditions comportent les mêmes recettes, mais elles sont il est vrai de qualités différentes. Le petit nombre d'exemples ne permet cependant pas de généraliser.

Il est plus difficile de connaître les nouvelles clientèles du livre de colportage, la plupart des exemplaires ayant disparu. Ces publics intermédiaires, semi-alphabétisés pour certains, illettrés pour d'autres, appartiennent encore à un monde de la communication orale dont on sait qu'il est une des formes d'accès au livre dans toutes les couches de la société. Le *Bâtiment des recettes*, avec sa structure en paragraphes brefs, son vocabulaire simple et stéréotypé comme on en retrouve dans l'ensemble de la Bibliothèque bleue, est accessible à un lecteur malhabile car il peut en faire une lecture fragmentée<sup>65</sup>. Par ailleurs, ces publics peuvent être moins regardants face aux approximations, aux mises en pages médiocres et aux coquilles. Sans oublier que la manipulation, la détention du livre et *a fortiori* sa lecture, sont la marque d'un accès à un statut nouveau et la possibilité pour un public socialement défavorisé de pénétrer un univers privilégié inaccessible jusqu'alors<sup>66</sup>. Nous pourrions ajouter que, toutes proportions gardées, un livre de recettes apporte à son possesseur ce que décrit pour notre époque Umberto Eco<sup>67</sup> au sujet du Word Wide Web : l'accès possible à « un catalogue d'informations qui nous fait nous sentir riches et tout-puissants » de la possession de notions parmi lesquelles se mêlent vérités et erreurs.

Il faut dire qu'un grand bouleversement traverse alors la société scientifique du siècle des Lumières. Le vocabulaire lui-même en témoigne. La physique<sup>68</sup>

64. Éd. 41. Médiathèque de Troyes, cote B. bl. 833. Cette erreur rend le texte incompréhensible.

65. Ce qui n'est pas le cas de certains recueils de recettes plus longues et plus complexes, tel le recueil de Nostradamus parsemé de références destinées à un public de lettrés.

66. Roger Chartier, « Livres bleus et lecture populaire », *Histoire de l'édition française*, t. II, p. 508.

67. Umberto Eco, *Vertige de la liste*, Paris, Flammarion, 2009, p. 360.

68. Le mot « physique » a toujours jusqu'au XVII<sup>e</sup> siècle le sens étymologique de connaissance des choses de la nature (Antoine Furetière, *op. cit.*) et même de « philosophie naturelle »

recouvrait au XVI<sup>e</sup> siècle la connaissance des choses de la nature que sont la philosophie naturelle et la médecine. Elle se transforme dès les travaux de Galilée (1564-1642) et tout au long du XVII<sup>e</sup> siècle en une conception mathématique du monde.

Dans la France du XVIII<sup>e</sup> siècle où l'alphabétisation progresse, les sciences et les arts et métiers deviennent à la mode au sein de l'aristocratie et de la bourgeoisie<sup>69</sup>. Les cabinets de physique et les livres de jeux scientifiques fleurissent. Les *Leçons de physique expérimentale* de l'abbé Nollet éditées de 1745 à 1775 sont de véritables ouvrages de vulgarisation. Ils sont destinés à un public non averti d'hommes et de femmes issus d'un milieu aisé qui correspond à ce qui a été le lectorat potentiel du *Bâtiment des recettes*. Mais ils ont un contenu théorique, un but éducatif, et leur intention est que le lecteur trouve « un cours de physique expérimentale et non pas un cours d'expériences<sup>70</sup> ». Nollet dénonce par exemple les présentations de la lanterne magique sous le seul aspect de « ses effets curieux et surprenants, qui divertit les enfants et le peuple ». Il est important, dit-il, « d'instruire les personnes qui peuvent les entendre » des réalités de son mécanisme<sup>71</sup>. Le côté paradoxal et surprenant de la magie naturelle est alors canalisé par une présentation logique et cohérente du monde.

La magie n'est plus vraiment un mystère de la nature. Elle perd sa dimension surnaturelle et se trouve progressivement reléguée parmi les croyances populaires. L'univers des recueils de secrets existe pourtant toujours, où se mêlent sciences, religion et magie, mais il n'est plus reconnu par l'élite intellectuelle du siècle des Lumières qui le trouve même dangereux : le Bureau de la Librairie censure le *Bâtiment des recettes* à Rouen en 1709. Cela n'empêche d'ailleurs pas de nouvelles rééditions jusqu'au début du XIX<sup>e</sup> siècle. Mais elles se dégradent et s'adressent à un lectorat de moins en moins exigeant et cultivé.

---

(*Dictionnaire historique de la langue française*, dir. Alain Rey, Paris, 1992). C'est au cours du XVII<sup>e</sup> siècle qu'il évolue vers le sens moderne et se différencie des sciences naturelles. Cette évolution s'effectue dans la classe savante de la société et se répercute beaucoup plus lentement dans l'ensemble de la population. Son utilisation au sens de « philosophie naturelle » au XIX<sup>e</sup> siècle est un archaïsme et peut être mal comprise par certains lecteurs.

69. On estime qu'en 1700 la bourgeoisie urbaine et la majorité de l'aristocratie européennes sont alphabétisées (Frédéric Barbier, *Histoire du livre en Occident, op. cit.*, p 187).

70. Jean-Antoine Nollet, *Leçons de physique expérimentale*, Paris, chez les frères Guérin, t. I, préface, en ligne, <cnnum.cnam.fr>.

71. *Ibid.*, t. V, 1755, p. 567-568.

Cependant l'édition de colportage est elle aussi influencée, indirectement, par les Lumières. Des livres de jeux et de prestidigitation qui paraissent au XVIII<sup>e</sup> siècle revendiquent également un but éducatif.

« Nous avons [...] la prétention de plaire à ceux qui aiment à dépenser leurs loisirs à des distractions agréables et qui, dans des jeux en apparence frivoles, savent trouver une utile recette pour chasser l'ennui ou pour développer de plus en plus leur intelligence »,

est-il écrit dans un livre de *Tours d'escamotage, de prestidigitation et d'adresse*<sup>72</sup>. Les phénomènes paradoxaux qui caractérisaient la magie naturelle sont alors décrits comme des truquages, de l'illusionnisme, une forme de spectacle et une source de divertissement, dans une société qui se laïcise. On édite par exemple à Rouen au XVIII<sup>e</sup> siècle *La Magie naturelle, ou Mélange divertissant concernant des secrets merveilleux et tours plaisants*<sup>73</sup>.

### Évolution de la perception de l'ouvrage

Un décalage de plus en plus important apparaît donc entre le texte du XVI<sup>e</sup> siècle figé par l'édition, et ses lecteurs. Ce décalage est temporel, culturel, sociologique. Le vocabulaire et le contenu de l'ouvrage vieillissent. La publication de recettes artisanales et domestiques habituellement transmises oralement a l'inconvénient de couper le texte du contrôle de la pratique, de le simplifier et de le figer dans un système de compréhension du monde en décalage avec l'évolution de la société<sup>74</sup>. Mais si le texte du *Bâtiment des recettes* ne change pas au cours des siècles, ou si peu, ses lecteurs changent. Il évolue au travers de la perception de ses lecteurs car, nous dit François Sigaut, « nous voyons avec notre cerveau autant qu'avec nos yeux<sup>75</sup> ». Le lectorat du XVI<sup>e</sup> siècle issu d'une classe sociale privilégiée à la recherche de raffinements dignes de son état a disparu. La magie naturelle n'est plus la pensée dominante. Le système de diffusion commerciale par colportage a contribué à la constitution de deux formes éditoriales du livre, dont l'une, dévalorisée par son aspect matériel et la médiocrité des exemplaires, est portée par une identité

72. *Tours d'escamotage, de prestidigitation et d'adresse*, Paris, Le Bailly, s. d. (MuCEM, cote 1R 506).

73. Sorte de résumé très lointain de la *Magie naturelle* de Giambattista Della Porta, mentionné par Patrick Desile (*Généalogie de la lumière*, Paris, l'Harmattan, 2000).

74. Robert Halleux, *Les textes alchimiques*, 1979, *op. cit.* ; Lise Andries, « Les livres de secrets dans la littérature de colportage », dans *Curiosité et libido sciendi de la Renaissance aux Lumières*, textes réunis par Nicole Jacques-Chaquin et Sophie Houdard, Centre de recherche LIDISA, coll. « Littérature et discours du savoir », Fontenay-aux-Roses, ENS éd., 1998, p. 359-369.

75. François Sigaut, « Des idées pour observer », *Techniques et culture*, 54-55 vol. 1, 2010.

culturelle négative. Cependant, au-delà du décalage sociologique, le nouveau lectorat prend possession, avec son propre regard, d'une forme de littérature technique. Il accède également, au moins virtuellement, à un univers jusqu'alors inaccessible de luxe. Ces constatations nous aident à entrevoir ce que Roger Chartier nomme « une histoire sociale des interprétations, partant des usages des textes par leurs publics successifs<sup>76</sup> ». Au demeurant, cette transformation des mentalités est lente et complexe. En effet, Antoine Furetière (1619-1688) considère toujours la magie naturelle comme une science. La *Magie naturelle* de Giambattista Della Porta est d'ailleurs toujours éditée au XVII<sup>e</sup> et même au XVIII<sup>e</sup> siècle, et un membre de l'Institut tel que Jean-Baptiste Huzard (1755-1838) possède, étudie et corrige une édition de 1699 du *Bâtiment des recettes*<sup>77</sup>. Dans quelle mesure et à quelle époque s'effectuent ces basculements, il est difficile de le dire car cette évolution se fait progressivement et différemment en fonction des contextes historiques, géographiques et sociaux.

« Longtemps, cependant, plus longtemps qu'on ne serait tenté de le penser, les élites se trouvèrent partagées entre deux formes de culture<sup>78</sup>. »

Le *Bâtiment des recettes* est tout au long de son existence un ouvrage que l'on peut qualifier de populaire, c'est-à-dire lu par différentes couches de la société. Il est en effet, selon les épîtres au lecteur rédigées au XVI<sup>e</sup> siècle, la manifestation d'une volonté humaniste d'utiliser l'imprimé pour transmettre plus largement un savoir destiné jusqu'alors à un public restreint. Il est également, depuis le XVI<sup>e</sup> siècle, un simple ouvrage pratique joignant l'utile et l'agréable, édité dans l'intention d'élargir le marché local du livre. Cette littérature déclassée aux yeux de certaines élites est toujours entendue, achetée, et pour longtemps encore. « Que les médecines dites populaires soient des survivances de conceptions anciennes abandonnées par la science actuelle », comme l'écrit le folkloriste Albert Marinus, « c'est possible, mais elles sont en harmonie avec ceux qui en usent et y croient. Elles vivent donc<sup>79</sup>. » Ainsi, le *Bâtiment des recettes* véhicule une des formes de la pensée commune.

76. Roger Chartier, « Librairie de colportage et lecteurs populaires », *Colportage et lecture populaire. Imprimés de large diffusion en Europe, XVI-XIX<sup>e</sup> siècles*, actes du colloque des 21-24 avril 1991, Wolfenbüttel, sous la dir. de Roger Chartier et Hans-Jürgen Lüsebrink, Paris, IMEC, Éditions de la Maison des sciences de l'homme, coll. « In octavo », 1996, p. 13.

77. Éd. 41.

78. Henri-Jean Martin, « Culture écrite et culture orale, culture savante et culture populaire dans la France de l'Ancien Régime », *op. cit.*

79. Citation mentionnée par Robert Halleux, Carmelia Opsomer, « L'insaisissable médecine populaire » dans *La transmission des savoirs au Moyen Âge et à la Renaissance du XI<sup>e</sup> au XV<sup>e</sup> siècle*,

Mario Infelise<sup>80</sup> donne une définition intéressante des « livres pour tous », que l'on nomme à d'autres époques « livres populaires », une qualification applicable au *Bâtiment des recettes*. Ce sont des ouvrages qui ont eu une longue vie. Ils ont été longtemps accessibles et diffusés à travers diverses rééditions mais aussi à travers des copies manuscrites. Ce sont des « longsellers », à ne pas confondre avec ce que l'on nomme à notre époque « bestsellers », ces livres dont le succès ne dure que quelques années. Ils ont circulé au cours de leur vie dans différentes couches de la société, aussi bien savantes que non cultivées, et non uniquement dans les couches que l'on appelle populaires dans le sens de classes inférieures, marquant discrètement mais profondément les habitudes culturelles. Ces ouvrages, enfin, sont pénalisés par un préjugé négatif, ce qui fait que souvent, on ne les trouve ni en vente dans les librairies, ni conservés dans les bibliothèques<sup>81</sup>, ni mentionnés dans les inventaires après décès.

Outre l'accès offert par le *Bâtiment des recettes* à des recettes utiles au quotidien, ce type de littérature communie « des savoirs d'action, opératoires, prescriptifs, où priment le verbe et le geste, et qui postulent l'autonomie et la capacité participative de l'utilisateur<sup>82</sup> ». En effet, parallèlement au progrès de la révolution scientifique dans les milieux savants, le recueil de recettes est une forme de littérature qui donne elle aussi une place importante à l'approche expérimentale des phénomènes en faisant de ses lecteurs des expérimentateurs. Ainsi est amorcé sur le long terme un processus d'observation, de scepticisme et de laïcisation du savoir-faire. Marcel Mauss décrit bien ce processus :

« Pour nous, les techniques sont comme des germes qui ont fructifié sur le terrain de la magie ; mais elles ont dépossédé celle-ci. Elles se sont progressivement dépouillées de tout ce qu'elles lui avaient emprunté de mystique ; les procédés qui en subsistent ont, de plus en plus, changé de valeur ; on leur attribuait autrefois une vertu mystique, ils n'ont plus qu'une action

---

sous la dir. de Pierre Nobel, Besançon, Presses universitaires de Franche Comté, 2005, p. 334-336.

80. Ludovica Braidà, Mario Infelise, *Libri per tutti, Generi editoriali di larga circolazione tra antico regime ed età contemporanea*, Turin, UTET, 2010.

81. Deux lieux représentatifs d'une élite sociale et intellectuelle.

82. Liliane Hilaire-Pérez et Marie Thébaud-Sorger, « Les techniques dans l'espace public. Publicité des inventions et littérature d'usage au XVIII<sup>e</sup> siècle (France, Angleterre) », *Revue de synthèse*, 5<sup>e</sup> série, année 2006, 2, p. 393-428.

mécanique ; c'est ainsi que l'on voit de nos jours le massage médical sortir des passes du rebouteux<sup>83</sup>. »

À ce constat, nous ajouterions volontiers le rôle de l'humour et du divertissement que l'on retrouve souvent dans la Bibliothèque bleue. Un grand maître en la matière en est le chansonnier et auteur de pièces de théâtre Jean-Joseph Vadé (1720-1757), à la mode dans les salons de l'aristocratie comme dans les théâtres parisiens des grands boulevards<sup>84</sup>. Le rire est un apport important de la culture populaire médiévale et renaissante<sup>85</sup>. Il exprime un certain goût de liberté face à l'ordre établi. Dans le *Bâtiment des recettes*, il est apporté par les recettes de bateleurs ou de charlatans qui, elles, ne vieillissent pas. C'est le mode d'expression d'une littérature de vulgarisation dont on attend un plaisir de lecture, des moments de détente. Mais si en associant recettes pratiques, magie, facéties et bons tours, le compilateur donne à l'ouvrage une dimension très sociable de « plaisir et joyeuseté », il mélange également différents niveaux d'écriture et de réception des messages, tient en éveil l'attention du lecteur, et contribue à une certaine distanciation vis à vis du texte imprimé.

On peut donc prétendre qu'un ouvrage tel que le *Bâtiment des recettes*, dont le but initial est la transmission d'un savoir empirique, a bien sa place dans la diffusion du savoir scientifique et technique et dans l'évolution générale des mentalités. Les modes d'édition que sont l'innovation de produit puis le recyclage d'un texte, et le mode de diffusion qu'est le colportage, ont une fonction économique certaine. La fonction culturelle est plus complexe car si ces ouvrages sont incontestablement à l'origine d'un élargissement du public du livre, d'abord vers une certaine bourgeoisie puis vers un public beaucoup plus large, ils sont également à l'origine d'une fracture culturelle, la dégradation progressive de la littérature de colportage étant d'ailleurs une des raisons de sa

83. Marcel Mauss, « Esquisse d'une théorie générale de la magie » (1902-1903), dans *Sociologie et anthropologie* (1950), Paris, Presses universitaires de France, coll. « Quadrige », 1995, p. 135.

84. Lise Andries, Geneviève Bollème, *La Bibliothèque bleue, littérature de colportage, op. cit.* ; Daniel Roche, *Le peuple de Paris. Essai sur la culture populaire au XVIII<sup>e</sup> siècle*, Fayard, 1998 : « Il faudrait reprendre l'histoire du rire populaire qu'alimentent un grand nombre de livrets bon marché ».

85. « Le rire est comme une victoire sur la terreur mystique ("terreur divine") et la peur qu'inspiraient les forces de la nature, mais avant tout comme une victoire sur la peur morale qui enchaînait, accablait, obscurcissait la conscience de l'homme, la peur de tout ce qui était sacré et interdit », Mikhaïl Bakhtine, *L'œuvre de François Rabelais et la culture populaire au Moyen Âge et sous la Renaissance*, Paris, Gallimard, 1970, p. 98.

disparition. Cependant l'histoire de ce recueil technique de recettes, comme celle de la littérature de colportage en général, acquiert une dimension sociale<sup>86</sup> au-delà de la fracture culturelle engendrée par la diversification des modes de diffusion : elle correspond à une appropriation de la pratique de la lecture d'un texte technique, et par conséquent de ses corollaires que sont l'observation, la réflexion, le scepticisme, par un public auquel cette littérature n'était pas destinée initialement.

---

86. « Ainsi la littérature de colportage, qu'elle donne ou qu'elle reçoive, participe-t-elle aux grands courants de civilisation. Outre l'histoire littéraire, [elle] intéresse de vastes secteurs de l'histoire sociale », Georges-Henri Rivière, préface de Pierre Brochon, *Le livre de colportage en France depuis le xv<sup>e</sup> siècle, sa littérature, ses lecteurs*, Paris, Gründ, 1954.